

Jack Lang

« La méritocratie, ça m'emmerde, mais ça me passionne aussi »

Il est difficile de retracer en quelques lignes un parcours aussi riche et divers que celui de Jack Lang, depuis son enfance lorraine jusqu'à la présidence (qu'il assume depuis 2013) de l'Institut du monde arabe (IMA), à Paris – en passant, bien sûr, par le Festival mondial du théâtre universitaire de Nancy et par les fonctions ministérielles qu'il exerça sous les deux mandats de François Mitterrand. Renvoyons plutôt aux deux ouvrages qui documentent ce parcours et témoignent des engagements et actions de cet homme de conviction. Une école élitare pour tous (Gallimard, coll. « Folio », 2003) rassemble en un volume « volontairement austère », mais passionnant, l'ensemble des mesures prises par Jack Lang ministre, touchant tous les aspects du système éducatif. Récemment paru, Une révolution culturelle. Dits et écrits (Laffont, coll. « Bouquins », 2021, éd. établie et présentée par Frédéric Martel) nous fait entrer plus intimement dans la pensée de l'homme d'action et de gouvernement, à travers entretiens, articles, prises de parole et correspondances. On y trouve, entre autres documents, le discours (évoqué dans l'entretien qui suit) prononcé par Jack Lang pour l'entrée de Monge, Condorcet et Grégoire au Panthéon.

Critique. – On se souvient de Jack Lang homme de théâtre. Votre action en faveur des arts, de la musique, du livre, du patrimoine continue de marquer le paysage culturel français. Sous la présidence de François Mitterrand, vous avez exercé les fonctions de ministre de la Culture, mais aussi de ministre de l'Éducation nationale. Vous êtes vous-même enseignant, vous avez été doyen de la faculté de droit de Nancy. Nombre de vos interventions publiques et de vos écrits portent sur l'école, l'instruction, l'éducation. Nous aimerions avoir votre avis sur le débat qui a surgi (ou resurgi) en France depuis quelques mois sur la « méritocratie ». Et d'abord savoir si cette notion vous paraît pertinente.

Jack LANG. – Le concept de méritocratie ne me heurte pas; j'entends qu'il recouvre une exigence intellectuelle et culturelle que je partage; en même temps, son usage, à travers les institutions, à travers la politique ou à travers certains écrits, prend parfois une forme, disons, conservatrice, non dénuée d'arrière-pensées politiques.

Nous sommes un pays qui, de siècle en siècle, s'est construit sur des systèmes de castes, de classes, de hiérarchies de toutes sortes. On a peine, aujourd'hui, à imaginer à quel point ce qu'on a appelé ensuite l'Ancien Régime était hostile à toute forme d'élévation du peuple. La Révolution française, avec détermination, a tourné la page et imaginé un autre système. Par les décisions alors prises, elle a provoqué un changement radical – et heureux: l'ouverture du Louvre aux visiteurs, par exemple; la création de grandes institutions d'enseignement; l'organisation de concours. Tout cela en complète rupture avec le système de castes antérieur. Parmi les révolutionnaires, un homme incarne ce que je crois être mon propre idéal: l'abbé Grégoire. Ce prêtre devenu membre de la Convention a constamment lié savoir et peuple. Dans son village d'Emberménil, il avait ouvert la première bibliothèque publique de France – une des premières, en tout cas –, avec des livres qui lui appartenaient et qu'il mettait à la disposition des habitants, de ceux du moins qui lisaient le français... C'était un geste inaugural. Plus tard, il a été (sans en avoir le titre) notre premier ministre de la Culture. Il a pris des initiatives historiques: en faveur du patrimoine et contre le «vandalisme» (il dit dans ses *Mémoires* avoir inventé le mot); en faveur de la langue française en un temps où les Français, dans leur immense majorité, ne parlaient pas le français, en dépit de l'édit de Villers-Cotterêts... L'abbé Grégoire s'est battu avec une énergie inouïe pour cette langue qui lui apparaissait comme la langue de la liberté: à ses yeux, l'enfermement dans le dialecte perpétuait la domination des puissants, nobles et bourgeois. Vision juste au nom de laquelle, malheureusement, on a plus tard détruit les langues régionales.

Critique. – Il est intéressant que vous nommiez d'abord l'abbé Grégoire. Les tenants de la méritocratie républicaine se réclament plutôt de Condorcet...

Jack LANG. – Condorcet aussi, bien sûr. Ministre de la Culture en 1988, j'étais dans le même temps ministre «en charge du Bicentenaire de la Révolution française». Et François Mitterrand m'a joué un tour (amical): il m'a confié le soin de rédiger (et de prononcer!) le discours qui devait saluer la triple entrée au Panthéon de Monge – illustration parfaite de la «méritocratie» –, de Condorcet et de l'abbé Grégoire. Condorcet est un personnage fascinant. Sur l'éducation, dont il avait la passion, il s'est exprimé en termes forts, exaltants. La philosophie qui anime Condorcet, en la matière, ne vise nullement à établir une nouvelle caste constituée par les détenteurs du savoir, face à ceux qui resteraient dans l'ignorance: c'est au contraire l'éducation partout, dans les profondeurs du pays. Personne, de son temps, n'est prêt à le suivre; et il faudra attendre la fin du XIX^e siècle pour que la pensée de Condorcet commence à s'incarner dans l'école dite républicaine.

Critique. – *Un siècle de plus et vous voilà ministre de la Culture, puis de l'Éducation nationale. À l'époque où vous exerciez ces responsabilités gouvernementales, la notion de méritocratie était-elle invoquée, soit positivement, soit – comme c'est souvent le cas aujourd'hui – négativement? Faisait-elle débat, intervenait-elle dans les processus de décision?*

Jack LANG. – À cette époque, un de mes collègues a incarné avec vigueur et talent cet idéal méritocratique: c'est Jean-Pierre Chevènement, homme de culture, d'une brillante intelligence, et qui a été à sa manière un très bon ministre. Ma vision n'est pas tout à fait la même. Bien sûr, je suis un passionné de l'excellence, j'aime la recherche de la perfection, j'admire les savants, les chercheurs, les professeurs les plus érudits et captivants. Et en même temps, je constate que notre système d'éducation a tendance à maintenir les exclusions, qui sont immenses et qui vont s'accroissant. Ces exclusions, elles sont d'abord liées à des conditions de vie, à des inégalités sociales, à ces habitats-ghettos dont nous ne connaissons que trop l'existence. Pour moi, le vrai ministre de l'Éducation, le ministre idéal, ce serait ce ministre qui serait capable – alors qu'évidemment ce n'est pas sa mission

«normale» – d'en finir avec cet urbanisme destructeur qui exclut, écarte, qui entretient des formes de violence et d'ignorance, qui soumet les jeunes à une culture commerciale, marchande, américano-je-ne-sais-quoi ! Et j'ai alors envie de dire aux apologistes de la méritocratie : attaquez-vous d'abord à cette source de mise à l'écart de la société et du savoir.

Critique. – *Certains s'en tirent cependant.*

Jack LANG. – Heureusement, oui, certains s'en tirent, et parfois grâce à des mécanismes mis en place par l'Éducation nationale. Pour reprendre un exemple connu, j'ai été tout à fait favorable aux dispositifs d'ouverture sociale imaginés à Sciences Po par Richard Descoings – qui avait été, antérieurement, un de mes conseillers à l'Éducation nationale. Pour que l'organisation d'un concours spécial ne soit pas contraire à la Constitution, j'ai dû faire voter un petit morceau de loi : j'ai alors eu contre moi, à l'Assemblée, une partie de la gauche (chevènementiste ou emmanueliste¹) et bien sûr, pour des raisons de clivage politique, toute une partie de la droite.

Critique. – *Puisque nous sommes entrés dans les cas concrets, évoquons une de vos belles initiatives : les écoles de de formation aux arts du cirque (Châlons-en-Champagne, l'Académie Fratellini à Saint-Denis, l'école de Toulouse). Ce sont des établissements aussi sélectifs dans leur domaine que Normale Sup ou Harvard. Lors de la création de l'école de Châlons, vous déclarez : «L'idée c'est de créer donc une grande École nationale supérieure de formation aux arts du cirque et de mobiliser les meilleurs professeurs, et je l'espère de recruter les meilleurs élèves.» Ce souci d'excellence, qui inclut l'esprit de compétition, s'il est légitime dans le monde du sport et dans celui des arts du spectacle, ne devrait-il pas être présent aussi à l'école en général ?*

Jack LANG. – Absolument oui : il doit y être présent. La question est : comment ? Quand j'ai réuni et publié en 2003 l'ensemble des décisions que j'avais été amené à prendre au

1. Du nom d'Henri Emmanuelli (1945-2017), qui incarnait au PS une gauche jacobine [NdR].

cours de mes deux mandats ministériels, j'ai donné pour titre à ce recueil : *Une école élitaine pour tous*². La formule est empruntée à Antoine Vitez, qui rêvait d'«un théâtre élitaine pour tous» – et Vitez lui-même l'avait puisée dans la pensée et les écrits de Jean Vilar. Vous avez rappelé les écoles des arts du cirque. Permettez-moi d'aggraver mon cas : je crois être à l'origine d'une quinzaine d'écoles de ce genre : l'École nationale supérieure de création industrielle, l'École nationale de la photographie à Arles, l'École de la bande dessinée à Angoulême, sans compter les ateliers créés ici, à Paris, dans le quartier des Gobelins ; et la Fémis, bien sûr. La liste est très longue. Car je crois profondément à l'éducation, je crois à la formation. Je crois aussi qu'il s'agit, à chaque fois, de donner à des jeunes qui ont le talent, le désir, l'envie de s'accomplir dans un métier ou un art, l'occasion, la chance de le faire. En toute logique, une politique qui entend marier l'excellence et l'ouverture à tous doit se traduire par la multiplicité des «occasions», et donc des formes d'enseignement et d'éducation.

La nécessité d'une révolution culturelle éducative continue de s'imposer. Le système vit dans une pénurie, une pauvreté croissantes – non pas seulement ces dernières années, mais depuis quinze ou vingt ans. Supprimer les grandes écoles au nom de l'égalité ? Propos de meeting – ou de salon... On ne construit pas en démolissant. Les ouvrir à des jeunes venus de milieux plus divers, oui : mais, on le sait, les résultats restent minces. C'est pourquoi il me semble si important de «multiplier les occasions». Je suis choqué, heurté, blessé et même meurtri quand j'apprends que des étudiants qui veulent s'inscrire dans tel Master sont refusés. Sur quels critères ? Sur quelles bases ? Vers où et au nom de quoi se propose-t-on de les rediriger ? Reconnaître le mérite ne veut pas dire appliquer les mêmes règles à chacun et à chaque instant. Il faut faire place au talent, donc à l'envie, au désir. Il faut oser la *talentocratie* !

Critique. – Une question plus personnelle : dans votre vie, qui apparaît très liée à l'école républicaine, la méritocratie à la française vous semble-t-elle avoir joué un rôle, et lequel ?

2. Voir notre présentation en tête de l'entretien.

Jack LANG. – Mon cas n'est pas forcément exemplaire. Je suis né dans une famille qui n'était pas pauvre. J'ai toujours été accompagné par mes parents dans ma scolarité un peu erratique. Je suis très reconnaissant à l'école primaire dont j'ai gardé un merveilleux souvenir ; et aussi au lycée, et à la Fac, et à Sciences Po. Mais il y a d'autres apprentissages et ce qui a beaucoup compté pour moi, c'est l'école de la vie : le théâtre, les actions civiques. J'ai eu le désir de construire, avec des copains et 3 francs 6 sous, un festival de théâtre à Nancy : il est devenu un des plus grands festivals du monde ; et bien sûr, la chance a joué son rôle dans cette réussite. Mais, assurément, j'ai appris mille choses à ces écoles-là. De même quand je me suis retrouvé à la tête du théâtre de Chaillot et que j'ai dû apprendre l'État – que je connaissais mal. Connaissance de la réalité culturelle, connaissance de l'État : je ne serais pas celui que je suis devenu si j'étais seulement le fruit du système scolaire et universitaire.

Critique. – Vous êtes aussi agrégé de droit public...

Jack LANG. – En effet. J'étais agrégatif en mai 68 et j'étais en même temps un militant très actif : donc je menais campagne contre l'agrégation. J'ai fini par la passer pourtant. Je n'avais guère le choix si je voulais devenir professeur de droit public, comme c'était mon but. Cette agrégation a véritablement été mon passeport. Elle m'a donné la liberté de faire ce que j'avais envie de faire. Mais foncièrement, ma « formation » de ministre – métier qui, bien évidemment, n'était pas prévu au programme – a été « multi-sources ». Et je reste attaché à cette idée. La méritocratie, si l'on tient à conserver le terme, ne devrait pas, en tout cas, être seulement affaire de diplôme. Pour entrer à l'École nationale supérieure de création industrielle dont je vous parlais à l'instant, le baccalauréat n'a jamais été exigé ; le système d'apprentissage qui y est appliqué a été conçu par Jean Prouvé, un ami de Nancy, ingénieur constructeur mondialement connu, qui avait appris son métier par la pratique. C'était un artisan industriel. Il n'était pas architecte, comme on le croit souvent ; et il a pourtant conçu, après la guerre, des architectures rapidement exécutables et, en même temps, belles et protectrices. Jean Prouvé pensait, comme je le pense, qu'on peut apprendre par le « faire ». Est-on encore

dans le champ de la «méritocratie»? Je n'en sais rien. Et c'est pourquoi je ne me reconnais pas pleinement dans cette notion. C'est vrai, je suis, pour partie, un produit de l'université. C'est vrai, je n'aurais pas pu faire tout ce que j'ai fait si je n'avais pas «arraché» l'agrégation de droit. Mais il y a des tas de gens dans les métiers du théâtre, du cinéma, de l'art, du design, dont les parcours ont été totalement différents. *Quid* du mérite, dans tout cela? Le mérite, c'est la force de vie : c'est l'aptitude à surmonter les obstacles ou, mieux, à les transformer en tremplins. Il faudrait savoir reconnaître cette énergie vitale, reconnaître le désir et le talent de chacun. Notre système ne cherche pas assez à découvrir en chaque enfant, en chaque élève, le trésor qui est en lui ou elle. C'est une source de malheur et d'abord pour bien des enfants qui souffrent de ce système – et le quittent. Ce n'est pas un concours brutal, ni une sèche note de fin d'année, qui va leur donner confiance en eux-mêmes. Notre système est beaucoup trop fondé sur la méfiance. Il est excellent pour les excellents ; il est bon pour les bons ; il est catastrophique pour les moins bons.

Critique. – Vous avez prononcé plusieurs fois le mot apprentissage ; et nous voulions justement vous interroger sur l'apprentissage comme dispositif. Il s'est nettement développé durant l'actuelle présidence...

Jack LANG. – Oui, et c'est réjouissant. Dans le passé, l'apprentissage a été utilisé par certains gouvernements pour reléguer des jeunes, pour les pousser dans des voies de garage ou des parcours peu valorisés en lycée professionnel – c'était du reste bien à tort qu'ils étaient dévalorisés, car il y a des lycées professionnels remarquables. À la même époque, l'Allemagne, elle, avait su anoblir ces parcours et ces métiers. Je le répète : le changement de mentalité, à cet égard, est réjouissant. D'autant que le modèle de l'apprentissage est maintenant transporté dans l'enseignement secondaire et dans l'enseignement supérieur, avec d'excellents résultats.

Critique. – Manière de grignoter la méritocratie?

Jack LANG. – Mais c'est du mérite aussi ! Et c'est pourquoi le concept de «méritocratie» me met si mal à l'aise : je ne

suis pas contre, je ne suis pas pour. Ce qui est certain, c'est que je dis non à un mérite qui ne serait mesuré que par le concours ou l'examen.

Critique. – *Encore un cas concret, si vous le voulez bien. En 1992, vous créez les classes européennes (SELO, «sections européennes ou de langue orientale») souvent désignées comme des «classes d'excellence». L'accès en est très sélectif, qu'il ait lieu en sixième, en quatrième, ou à l'entrée du lycée. En 2015, Mme Najat Vallaud-Belkacem, alors ministre, les supprime au nom de la lutte contre les inégalités. En 2017, M. Jean-Michel Blanquer les rétablit en demi-teinte. Quelles réflexions vous inspirent ces allers et retours? Et des initiatives comme les SELO n'illustrent-elles pas les limites du concept de collège unique, en lui apportant des «correctifs» au prix d'un certain retour de la sélection?*

Jack LANG. – Des «correctifs», il en faut et j'en ai introduit un certain nombre. Un système qui veut donner à chacun la chance de s'épanouir ne saurait être un système uniforme. Le collège unique est une belle idée, inventée par un très bon ministre, René Haby, sous la présidence de M. Giscard d'Estaing. M. Haby était un homme du «faire». Selon l'expression reçue (que je n'aime pas beaucoup), il avait gravi tous les échelons et il avait l'expérience du concret. Avec sa réforme du collège, il souhaitait offrir un tronc commun. La langue en était la colonne vertébrale aussi bien que le poumon. La langue française, c'est en effet le cœur du cœur. On ne peut que souhaiter que chacun se l'approprie. Mais cela ne passe pas seulement par son apprentissage direct, cela passe aussi par des voies latérales, ou, pour changer d'image, par des ruisseaux tributaires, des affluents qui viennent alimenter le fleuve principal. Ainsi de l'art et de la culture : c'est pourquoi j'ai toujours fanatiquement voulu leur introduction à l'école et, quand j'étais ministre, introduit un plan qui en faisait une matière fondamentale, au même titre que les mathématiques, la lecture et l'écriture.

Mais revenons à votre question sur les classes européennes. Je les voulais excellentes, certes. Mais elles n'étaient nullement pour moi des «classes d'excellence» au sens où

elles auraient été destinées à réintroduire une hiérarchie ou de l'exclusion. Une première idée, que je persiste à croire juste, était d'eupéaniser notre système ; j'ai suivi la même démarche pour les écoles d'art. Au-delà, il s'agissait de renforcer l'étude de certaines langues européennes comme l'allemand, en perdition chez nous, et d'encourager l'apprentissages de plusieurs autres – et parmi les «langues orientales», je pensais notamment, déjà, à la langue arabe. Offrir la possibilité d'apprendre de telles langues et d'approfondir la connaissance des cultures auxquelles elles sont attachées, donner accès au chinois ou redonner accès aux langues anciennes, ce n'est pas organiser la ségrégation ! Je n'ignore pas que, dans le passé, pareille instrumentalisation des langues dites «rares» ou des langues anciennes a pu avoir lieu. C'était du reste la meilleure manière de tuer leur enseignement... Telle n'était pas ma perspective, évidemment, quand je me suis battu avec Mme Jacqueline de Romilly pour le grec ancien : pour son apprentissage en troisième ou en seconde, mais aussi au collège. Réintroduire les langues anciennes dans certains collèges dits «difficiles», je l'ai constaté, peut redonner confiance, renforcer la noblesse de l'enseignement prodigué dans ces établissements. Je ne sais pas trop ce qu'on a fait depuis du grec et du latin, mais je sais que j'étais totalement hostile à la façon dont Mme Belkacem a écarté les classes européennes et les langues anciennes. Je l'ai dit, je ne me reconnais pas du tout dans la formule «classes d'excellence» : je crois aux multiples excellences, excellence de l'artisan, de l'acteur, du chercheur, et de tant d'autres. Mais «démocratiser» aussi peut être un mot pipé...

Critique. – *Le plan «Art et culture à l'école» a été un des axes majeurs de votre action ministérielle. La greffe, à votre avis, a-t-elle pris ?*

Jack LANG. – Je crois que oui. Le plan «Art et culture à l'école» avait, dans mon esprit, une double vertu : permettre aux élèves de résister au nivellement culturel des media et leur permettre de développer cette sensibilité émotionnelle et artistique qui fait partie de la personne humaine. En 1992, quand j'ai commencé à introduire l'art à l'école, beaucoup de gens, à l'Éducation nationale, ont vu cela comme une bizar-

rière – il y aurait à ce sujet bien des anecdotes à raconter... Mais finalement, cela a été non seulement accepté, mais perçu comme une source d'anoblissement pour le système éducatif. En vérité, le premier ministre de la Culture, c'est le ministre de l'Éducation : et il doit l'être pleinement, totalement. L'école doit procurer un épanouissement intellectuel, sensible, physique aussi. Cette affaire de l'«art à l'école» était donc vitale à mes yeux : pour l'avenir de l'art en France (du cinéma en particulier) et bien sûr pour l'école elle-même et ses apprentissages fondamentaux. Quelle meilleure manière de s'approprier la langue que de jouer une pièce ? Jouer *Faust* en allemand, ou *Richard III* en anglais (comme je l'ai fait, adolescent, au lycée de Nancy), c'est merveilleux ; c'est alors que les mots, la syntaxe, pénètrent en vous. L'art à l'école, généralisé au pays entier, ce serait en soi une petite révolution. Je suis contre la société marchande, contre la vulgarisation, contre l'abêtissement. Cela me fait de la peine quand je vois tant de jeunes livrés aux forces du fric, de la consommation la plus ordinaire. L'école, c'est le lieu de la résistance culturelle. À condition qu'elle accepte de se transformer. De changer de peau et d'âme.

Critique. – *Ne pensez-vous pas qu'un défaut majeur du système français tient à ce que les choix sont faits, ou plutôt imposés, beaucoup trop tôt ? Et que, surtout, ce système n'offre pas de seconde chance ?*

Jack LANG. – Entièrement d'accord avec vous. Il ne faut pas seulement donner à chacun une chance, mais deux, mais trois, mais quatre chances ! C'est terrible que votre destin soit écrit si tôt. Pourquoi cette spécialisation prématurée ? Pourquoi cette absence de passerelles ? J'ai essayé, pour ma part, d'introduire plus de jeu. Par exemple, au niveau universitaire, par le système des crédits : il est devenu possible de constituer un diplôme par l'addition de crédits, certains pouvant être acquis hors de France, ou par des activités sportives, ou encore par des activités civiques. Une formation «à têtes multiples», c'est la chance de pouvoir changer de carrière, de pouvoir changer de vie. Cela peut du même coup désangoisser les élèves comme les parents. Quand je rencontre des jeunes qui me disent hésiter sur leur avenir,

je leur réponds : « Si cela vous est possible, prenez le temps. Empruntez plusieurs voies. Vous verrez. Vous choisirez. » Notre système tient décidément encore beaucoup de l'Ancien Régime, avec le concours et le diplôme, obtenus très tôt, en guise de lettres de noblesse...

Au moment où s'achève notre entretien, un visiteur est introduit. C'est le chef d'orchestre Jean-Claude Casadesus, ami de longue date venu saluer Jack Lang. Celui-ci raconte : en campagne électorale à Boulogne-sur-Mer en 2002, il est abordé par un marin-pêcheur qui le remercie chaleureusement... pour avoir créé la Fête de la Musique. Le candidat-député s'étonne. Le marin-pêcheur boulonnais explique qu'il a entendu un concert dirigé par Jean-Claude Casadesus, qui lui a donné la passion du piano, qu'il s'est mis à étudier. « Il en jouait brillamment », ajoute Jack Lang, qui trouve dans ce souvenir la définition qui nous manquait : « La méritocratie, c'est quand un type comme Jean-Claude donne le goût, la force, l'envie, l'amour de l'art à des tas d'inconnus. » Nous prenons congé. L'enregistreur tourne encore et recueille un mot de notre hôte, qui n'est sans doute pas son dernier mot sur le sujet : « La méritocratie, ça m'emmerde ; mais ça me passionne aussi... »

Entretien réalisé pour *Critique* par
Antoine Compagnon et Philippe Roger le 5 janvier 2022.